# Quelle méthode de traduction pour les régionalismes ? Les traductions italienne, espagnole, roumaine et allemande de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon[1]

**Gerardo ACERENZA**
Università degli Studi di Trento
Italie

**Résumé :** Dans un premier temps de cette étude, nous présentons le roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Ensuite, nous donnons quelques informations sur les traductions et les traducteurs italiens, espagnols, allemands et roumains que nous avons choisis pour cette étude. Enfin, nous commentons plusieurs passages de ces traductions pour chercher à comprendre quelles sont les stratégies utilisées pour traduire dans les différentes langues les régionalismes qui se trouvent dans le roman. Existe-t-il des convergences méthodologiques dans les stratégies utilisées pour traduire les nombreux régionalismes de *Maria Chapdelaine* ? Lesquelles ? Nous terminons cette étude par quelques réflexions pédagogiques.

**Mots-clés :** Louis Hémon, Maria Chapdelaine, traduction, régionalismes, méthodologie

**Abstract:** As a first step of this study we present the novel *Maria Chapdelaine* by Louis Hémon. Then we give some information on the Italian, Spanish, German and Romanian translations and translators we have chosen for this study. Finally, we comment on several examples of these translations seek to understand what are strategies used to translate some language regionalisms found in the novel. Are there any similarities in the methodological strategies used to translate the many regionalisms of *Maria Chapdelaine*? We conclude this study with some pedagogical reflections.

**Keywords:** Louis Hémon, Maria Chapdelaine, translation, regionalisms, methodology

## Introduction

Les réflexions que nous présentons dans cette étude sont issues d'une expérience pédagogique menée avec des étudiants universitaires italiens de troisième année. Dans le cadre d'un cours de « Langue et traduction françaises », les étudiants ont été amenés à réfléchir sur la traduction des régionalismes lexicaux du français, plus précisément sur la traduction des particularités linguistiques du français du Québec. Le

[1] Nous tenons à remercier les étudiants du cours « Langue et traduction françaises III, année académique 2011-2012 », dispensé à l'Université de Trento (Italie), pour la qualité de leurs remarques et pour les discussions que nous avons eues. Nous remercions tout particulièrement Cristina Rebek, Giuditta Lorenzini Girardelli et Paola Tamanini.



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

but général du cours était de trouver une « méthode » de traduction des régionalismes en comparant les versions italienne, espagnole, roumaine et allemande de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, un texte contenant plus de 150 particularités linguistiques du français parlé au Québec au début du XX$^{e}$ siècle, comme le montre le « Fichier lexical du TFLQ » établi à l'Université Laval, à Québec, par Claude Poirier et son équipe. Chaque groupe d'étudiants a été appelé à analyser une traduction de ce classique de la littérature canadienne-française et à présenter en classe les résultats de son analyse pour voir comment les traducteurs de Louis Hémon avaient traduit les régionalismes du roman. Les étudiants devaient également rechercher des informations sur les traducteurs, ce qui n'a pas été toujours facile, et ils devaient présenter le paratexte de l'édition traduite. Il est en effet très important pour les étudiants de connaître le plus de renseignements possibles sur la personnalité du traducteur du roman, d'où l'exigence de répondre aux questions suivantes avant l'analyse des traductions : qui était-il ? Qu'a-t-il traduit avant le roman de Louis Hémon ? A-t-il mené des recherches sur l'écrivain et l'œuvre à traduire ? En comparant les stratégies des différents traducteurs du texte de Louis Hémon, en soulignant les faiblesses de ces traductions et également les qualités, on souhaitait enfin trouver une « méthode » valable quant à la traduction des régionalismes qui caractérisent le français parlé et écrit au Québec.

L'importance de comparer plusieurs traductions d'un même texte dans l'enseignement de la traduction a été soulignée notamment par Michel Ballard au cours de la table ronde qui s'est tenue lors du colloque *Traductologie et enseignement de traduction à l'Université,* qui a eu lieu en France, à l'Université d'Artois, en février 2007. Selon Michel Ballard, il est fondamental pour les étudiants de se poser, devant une série de traductions d'un même texte, les questions suivantes : « Comment ont-ils fait ? Pourquoi ? Qu'est-ce que je ferais à leur place ? Est-ce que je ferais mieux ? » (2009, 317). Nous avons choisi de proposer une réflexion sur la traduction des régionalismes parce que de plus en plus de nos jours les variations régionales ont tendance à être valorisées et parce qu'elles constituent un « facteur d'enrichissement de la langue française », comme le souligne Henriette Walter (1999, 180). En outre, dans ses « théorèmes pour la traduction », Jean-René Ladmiral ajoute que les étudiants suivant une formation en traduction doivent être en mesure de reconnaître les régionalismes qu'ils rencontrent dans les textes à traduire (1994, 80-82).

Dans un premier temps de cette étude, nous présentons le roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon. Ensuite, nous donnons



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

quelques informations sur les traductions et les traducteurs italiens, espagnols, allemands et roumains que nous avons choisis pour cette étude. Enfin, nous commentons plusieurs passages de ces traductions pour chercher à comprendre quelles sont les stratégies utilisées par ces traducteurs pour rendre dans les différentes langues les régionalismes qui se trouvent dans le roman. Nous pouvons dire d'ores et déjà que la tâche des traducteurs n'a pas été toujours facile. Nous terminons cette étude par quelques réflexions pédagogiques pour voir ce que les étudiants ont découvert avec leurs recherches et leurs analyses des traductions de *Maria Chapdelaine*.

**Le choix de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon**

Avec *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon a écrit un chapitre important de l'histoire de la littérature canadienne-française. Ce roman est aujourd'hui considéré comme un classique : il a connu plusieurs rééditions au Canada et en France, il a été adapté au théâtre (Héroux 1980, 158), au cinéma et en bande dessinée (Bleton et Poirier 2004, 137), il a été traduit dans un grand nombre de pays et il est enseigné dans les universités du monde entier. Il a véhiculé pendant longtemps, et il véhicule encore aujourd'hui, l'identité québécoise du début du XX$^{e}$ siècle.

Louis Hémon est né en France, à Brest. Après un long séjour en Angleterre, il émigre en 1911 au Canada. Il travaille comme sténographe auprès d'une agence d'assurance à Montréal, mais après une année il s'établit dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, d'abord à Péribonka, puis à Saint Gédéon où il devient fermier. C'est pendant cette période qu'il observe le mode de vie des « habitants du pays » et qu'il décide d'écrire *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* (Hémon 1921). Toutefois, ce Brestois immigré sur les rives du Saint-Laurent ne connaîtra jamais la gloire, car en juillet 1913 il sera tué par une locomotive à Chapleau, en Ontario, alors qu'il marchait sur le chemin de fer qui le menait à la découverte de l'Ouest canadien.

Le roman paraît posthume sous forme de feuilleton, du 27 janvier au 16 février 1914, d'abord en France dans le journal parisien *Le Temps*, l'ancêtre du *Monde,* auquel Louis Hémon avait envoyé deux copies du manuscrit avant sa mort. Au Canada, le roman sera publié sous forme de livre deux ans plus tard, en 1916, chez l'éditeur montréalais Lefebvre. Toutefois, c'est l'édition publiée en France en 1921 par Bernard Grasset qui fera connaître ce chef-d'œuvre dans le monde entier. Ce que les lecteurs français aimaient de ce texte, surtout en 1921, à la fin de la Première Guerre mondiale, c'était le côté exotique et le sentiment d'évasion que le roman suscitait : il évoquait le passé glorieux de la



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

France coloniale, le grand mythe de l'Amérique française avec les grands espaces et « les arpents de neige ».

### Les traductions italienne, espagnole, roumaine et allemande de *Maria Chapdelaine*

La traduction italienne d'Ugo Piscopo choisie pour cette étude[2] paraît en 1986 sous le titre *Maria Chapdelaine. Racconto del Canada francese* (Hémon 1986). Le traducteur Ugo Piscopo est également poète, critique littéraire, dramaturge, essayiste et journaliste. En 1972, il a traduit en italien *Le grand voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard. La traduction d'Ugo Piscopo est préfacée par Sergio Zoppi, ancien professeur de Langue et de Littérature françaises à l'Université de Turin et spécialiste des littératures francophones[3]. Dans sa brève préface, Sergio Zoppi vante tout d'abord les mérites de ce Français transplanté au Canada. Ensuite, il évoque rapidement le peuplement de la Nouvelle-France, la cession de la colonie aux Anglais à la suite du « Traité de Paris » et il souligne l'esprit communautaire des Canadiens français qui ont su protéger en Amérique du Nord jusqu'à nos jours, et avec beaucoup de dévouement, la langue et la culture françaises. Il exalte ensuite l'esprit d'abnégation des paysans canadiens-français capables de domestiquer un territoire difficile. Sergio Zoppi propose aussi un petit résumé du roman. Toutefois, il n'évoque jamais les particularités linguistiques du texte, ni les stratégies utilisées par le traducteur Ugo Piscopo pour les rendre en italien. Il n'y a aucune note du traducteur de bas de page, ni de lexique à la fin du texte.

La traduction espagnole choisie pour cette étude est celle de A. Hernández Catá, publiée la première fois en 1923 et rééditée en 1975 par les éditions Plaza y Janés à Barcelone (Hémon 1975). Né à Salamanque en Espagne en 1885, A. Hernández Catá est fils d'une Cubaine et d'un officier espagnol. Sa famille déménage à Cuba après sa naissance et lorsqu'il est adolescent, il décide de retourner en Espagne pour y suivre des études dans une école militaire qu'il abandonnera par la suite. En 1905, de retour à Cuba, il entreprend la carrière diplomatique après une brève expérience comme journaliste. Il sera consul cubain aux Pays-Bas, en Angleterre, au Portugal et en Espagne et il représentera Cuba en qualité d'ambassadeur

[2] Nous avons choisi la dernière traduction italienne publiée en 1986. Pour un aperçu des traductions italiennes plus anciennes de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, on lira Acerenza 2011.

[3] Sergio Zoppi a également traduit en italien *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron sous le titre *L'Uomo rappezzato* (1981).



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

en Espagne, à Panama, au Chili et au Brésil. Il meurt au Brésil dans un accident d'avion en 1940 (Córdoba Serrano 2010, 137). Il a publié plusieurs romans (*El bebedor de lágrimas* ; *El ángel de sodoma,* etc.) des contes érotiques (*Los siete pecados*, *Los frutos ácidos,* etc.), des pièces de théâtre (*La mujier desnuda* ; *La noche clara*, etc.), des essais (*Zoología pintoresca* ; *Mitología de Martí*, etc.). À notre connaissance, en tant que traducteur littéraire français-espagnol, A. Hernández Catá n'a traduit que le chef-d'œuvre de Louis Hémon. L'édition publiée en 1975 que nous utilisons ici n'est précédée d'aucune introduction ni d'aucune information sur les éditions précédentes. Il n'y a pas de notes du traducteur de bas de page, ni de lexique à la fin du livre.

Le nom du traducteur roumain, Iulian Vesper, est un pseudonyme, car son vrai nom est Teodor C. Grosu. Il est né dans la région de Suceava, à Horodnicul de Sus, le 22 novembre 1908 et il est mort le 11 février 1986. Fils de paysans, il obtient en 1927 une bourse pour poursuivre des études à la Faculté de Lettres et Philosophie de l'Université de Cernăuti, mais en 1929 il décide de continuer ses études à Bucarest. En 1933, il fonde une maison d'édition avec Mircea Streinul appelée *Colecția Iconar*. De 1942 à 1944 il sera également rédacteur des éditions *Dacia Traiana* et rédacteur de *l'Agenția Româna de Presa*. Il sera aussi correcteur pour la maison d'édition *Editura de Stat pentru Literatură şi Artă* de 1950 à 1952. En 1924, pendant ses études au lycée, il publie son premier poème intitulé *Floare albastră*, mais il obtient la reconnaissance littéraire en 1933, lorsqu'il fait paraître son premier recueil de poèmes intitulé *Echinox în odăjdii*. Ensuite, il publiera sous d'autres pseudonymes (Almir, Nicu, Nicu Rîndunel, Nestor Deleanu) dans un grand nombre de revues littéraires telles que *Gazeta Literară*, *Curentul Literar*, *Universul Literar*, etc. Il publiera également de la prose et notamment les romans intitulés *Viața lui Mihai Viteazul* en 1939 ; *Chipuri domneşti* en 1944 et *Glasul* en 1957, roman d'autofiction inspiré de la vie rurale dans la région de la Bucovine. Le volume *Memorii* est publié posthume en 1999. En tant que traducteur, il a traduit un grand nombre d'ouvrages et souvent en collaboration avec les auteurs ou avec d'autres traducteurs. Pour ce qui est des traductions de textes français, il n'a traduit que les textes de Sylvain Roche, *Rețeaua galbenă* en 1948 (en collaboration avec Alexandru Struțeanu) et de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Povestire din Canada franceză* (1968).

Avant de commencer la traduction de *Maria Chapdelaine*, Iulian Vesper a demandé beaucoup d'informations sur la vie et l'œuvre de Louis Hémon à Nicolas Mateesco Matte, professeur d'origine roumaine qui enseignait à l'époque au département de droit de l'Université de Montréal. Mateesco Matte a transmis à Iulian Vesper 43 articles et des



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

nouvelles sur le sport que Louis Hémon avait écrits pendant son séjour en Angleterre, avant de partir pour le Canada. Ensuite, il a également donné au traducteur roumain un livre de 400 pages intitulé *Le Canada de Louis Hémon et sa destinée littéraire*, de Audrey D. Freeman, livre issu d'une thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne. De plus, la professeure Nicole Deschamps et la fille de Louis Hémon, Lydia, ont donné à Iulian Vesper toute l'œuvre de l'écrivain, les lettres de la correspondance canadienne, ainsi que des documents sur sa vie et ses activités. C'est seulement après une période d'étude sur l'écrivain et son œuvre que Iulian Vesper a commencé la traduction de *Maria Chapdelaine.* Il la terminera après trois ans de travail. Le roman est imprimé par l'éditeur Avramescu à 80.000 exemplaires et il a eu un succès considérable. (Vesper 1999, 172-173).

Au début de l'avant-propos, Iulian Vesper présente aux lecteurs roumains l'écrivain Louis Hémon avec beaucoup de détails sur son enfance, ses études au lycée Louis-le-Grand, sa carrière universitaire, son voyage et son séjour en Angleterre en 1903. Ensuite, il détaille les raisons qui ont poussé Hémon à partir pour le Canada et tous ses déplacements à travers le Québec, de Montréal au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il conclut la première partie de l'avant-propos en précisant la nature de l'accident de train qui a causé la mort de l'écrivain. Dans la deuxième partie de l'avant-propos, il énumère toutes les publications de Louis Hémon pour montrer qu'il a écrit un grand nombre de textes destinés aux journaux sportifs, des nouvelles telles que *La belle que voilà* et ses romans *Colin-Maillard*, *Battling Malone, pugiliste* et *Monsieur Ripois et la Némésis*. Ensuite, il propose un résumé de *Maria Chapdelaine* en mettant en parallèle les conflits qui se trouvent dans le roman, c'est-à-dire l'antagonisme entre l'homme et la nature, le conflit entre les différentes générations des personnages et la rivalité entre les villes industrialisées et la ruralité du reste du Québec.

Ce qui nous intéresse le plus, dans cette préface de Iulian Vesper, ce sont les rares considérations sur la langue du roman et sur le français parlé au Québec. Il fait en effet seulement allusion aux archaïsmes et aux anglicismes qui caractérisent le français parlé au Québec au début du XX$^{e}$ siècle. Toutefois, il ne précise jamais les stratégies utilisées pour rendre en roumain les nombreuses particularités du français québécois.

Contrairement aux autres traducteurs ici à l'étude, Julian Vesper fait un grand usage de notes de bas de pages, car il en utilise trente dans sa traduction de *Maria Chapdelaine*. Cependant, il utilise très peu de notes de bas page pour expliquer les régionalismes du roman. Il explique par exemple la nature du canadianisme « piastre », en précisant que ce mot



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

désigne le « dollar canadien ». Il explicite l'unité de mesure « pied carré », en soulignant qu'elle équivaut à « 0,77 mètre ». Il propose une définition de l'archaïsme « bat cul », qui est un « morceau de bois couvert d'un métal attaché à la croix d'un carrosse pour être tiré par le cheval ». Il utilise une note pour expliquer l'expression « aller aux États », en précisant que les « États » ce sont les « États-Unis d'Amérique ». Enfin, il explique le terme pluriel « raquettes », outils nécessaires en hiver au Canada pour marcher sur la neige. Pour le reste, il utilise les notes de bas de page pour donner des renseignements géographiques sur les villes canadiennes et étatsuniennes citées dans le roman. Par exemple, lorsque le toponyme « Chicoutimi » apparaît pour la première fois dans le texte, il précise qu'il s'agit du plus grand port situé sur le Lac-Saint-Jean au Saguenay.

Pour ce qui est de la traductrice allemande Karin Meddekis, nous n'avons trouvé aucune information biographique ni bibliographique sur son compte. La traduction allemande ne présente pas de préface, aucune note de bas de page, ni de lexique à la fin du texte.

**La traduction des régionalismes en italien, espagnol, roumain et allemand**

Comme le souligne Mario Wandruszka dans un article intitulé « Vers une linguistique de la traduction », la langue est un « polysystème d'une incroyable complexité » (1973, 65), car les mots que nous utilisons véhiculent des indices socioculturels et géographiques (familier, régiolecte, technolecte, archaïsme, etc.) et ces indices créent d'énormes problèmes à la traduction « interlinguistique ». Très souvent, souligne-t-il, dans le passage d'une langue à l'autre, ces indices disparaissent, car les traducteurs se contentent d'une première « traduction intralinguistique » dans la langue source. Selon lui, le nom/adjectif marseillais « fada » par exemple, on le traduit par « fou » en français de référence avant de le rendre dans une langue étrangère, mais dans cette traduction nous avons perdu l'indice « méridionalisme avec toutes les connotations associatives que cet indice peut évoquer » (1973, 66).

Or, pour revenir aux traductions de *Maria Chapdelaine*, nous avons cherché à comprendre dans le cadre de notre cours universitaire quelle a été la « méthode » suivie par les traducteurs européens de ce texte. Il était intéressant de voir si, en plus d'une « traduction intralinguistique » dans la langue source, traduction nécessaire pour bien saisir le ou les sens des nombreux régionalismes présents dans le texte, les traducteurs européens avaient également opéré une « traduction intralinguistique » à l'intérieur de leur langue cible. Ont-ils cherché à rendre en italien, en espagnol, en roumain et en allemand toutes les



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

« connotations associatives » véhiculées par les régionalismes qui se trouvent dans le roman ? Certes, pour la traduction de ce roman, la tâche n'était pas des plus faciles. Toutefois, en comparant dans notre salle de cours les stratégies de ces quatre traducteurs, nous souhaitions enfin trouver des convergences significatives.

En analysant cette première série d'exemples, nous avons pu voir comment les quatre traducteurs ont traduit l'expression « faire de la tire », très courante au Québec encore de nos jours :

> Le jour de l'an n'amena aucun visiteur. Vers le soir la mère Chapdelaine, un peu déçue, cacha sa mélancolie sous la guise d'une gaieté exagérée. – Quand même il ne viendrait personne, dit-elle, ce n'est pas une raison pour nous laisser pâtir. **Nous allons faire de la tire**. (Hémon 1921, 135).

> Per capodanno non ci furono visite. Verso sera, mamma Chapdelaine reagì alla lieve delusione e alla malinconia con un atteggiamento di grande allegria, esortando gli altri a scacciare la tristezza : venissero o no delle visite, non c'era motivo di essere di cattivo umore. Piuttosto era bene **preparare subito lo zucchero filato**. (Hémon 1986 [Trad. Ugo Piscopo], 114).

> El día de Año Nuevo no tuvieron ninguna visita y, al caer la tarde, la tía Chapdelaine se puso a ocultar su melancólica decepción con la máscara de una alegría exagerada : - El que no venga nadie no es motivo para que estemos con estas caras. **Vamos a hacer melcocha**. (Hémon 1975 [Trad. de A. Hernández Catá], 78).

> Anul Nou nu le aduse nici un musafir. Spre seară mama Chapdelaine, putin dezamagită, îşi ascunse necazul sub masca unei neobisnuite voioşii. – Chiar de n-ar veni nimeni, spuse ea, n-ar fi o pricină să ne perpelim. **O să facem peltea**. (Hémon 1968 [Trad. de Iulian Vesper], 112).

> Niemand kam am Neujahrstag zu Besuch. Mutter Chahpdelaine war etwas enttäuscht und versuchte gegen Abend ihre Traurigkeit mit übertriebener Fröhlichkeit zu überspielen. « Wenn auch kein Besuch kommt », erklärte sie entschlossen, « dann ist das noch lange kein Grund, hier zu versauern. **Wir kochen einfach Karamellbonbons** ». (Hémon 1999 [Trad. de Karin Meddekis], 97).

Selon le *Grand Dictionnaire terminologique* (GDT) de l'Office québécois de la langue française, le régionalisme « tire » désigne une « Confiserie de consistance semi-ferme, translucide, d'une couleur ambrée, obtenue en faisant bouillir du sirop d'érable jusqu'à 114,4 °C que l'on verse dans des petits contenants de conservation. La tire d'érable se déguste à la cuillère. Une manière encore plus traditionnelle de goûter la



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

tire d'érable lors des parties de sucre consiste à verser le sirop épaissi et bouillant sur de la neige tassée et de le manger à peine figé, à l'aide d'une spatule de bois appelée *palette* ». Nous sommes ici en présence d'un « culturème » (Lungu-Badea 2009), c'est-à-dire d'un terme qui désigne une réalité typique de la culture québécoise du début du XX$^{e}$ siècle et encore d'aujourd'hui, une réalité qui n'a pas d'équivalent dans les autres cultures. Chacun des traducteurs ici à l'étude a choisi une stratégie différente pour le traduire.

Le traducteur italien Ugo Piscopo a rendu le canadianisme « tire » par « zucchero filato », une expression qui désigne en français de référence la « barbe à papa ». Une analyse rapide des propriétés principales de la « tire » (sirop d'érable chaud, se fige sur la glace, se prépare l'hiver, se prépare à la campagne chez les paysans, plaît aux enfants) et de la « barbe à papa » (sucre raffiné transformé en filament par la force centrifuge d'une machine, ne se prépare pas à la maison, peut se préparer en hiver et en été, plaît aux enfants) montre que le traducteur italien n'a pas conservé beaucoup de propriétés. Il ne s'agit pas d'une stratégie très réussie et cela est évident lorsqu'on lit la suite du passage que nous citons plus loin, dans lequel Louis Hémon explique comment on préparait autrefois « la tire » dans les campagnes québécoises.

Le traducteur espagnol A. Hernández Catá a choisi une stratégie différente : il a rendu ce régionalisme par le terme « melcocha »[4] qui désigne, dans tous les pays d'Amérique centrale et dans quelques pays d'Amérique latine, une friandise très populaire faite avec du jus de canne appelé « panela », cuit à haute température et mélangé ensuite avec du beurre et de la farine pour en obtenir une sorte de mélasse qui ressemble à de la guimauve. À partir de cette mélasse, l'on fait des bonbons pour les enfants, parfois avec des formes différentes. Avec cette stratégie, A. Hernández Catá a substitué un trait typique de la culture québécoise par un trait typique de certains pays d'Amérique centrale dans le but de provoquer chez les lecteurs d'Espagne le même « effet de défamiliarisation » (Eco 2007, 204) que le mot « tire » provoque chez les lecteurs de France. Rappelons que le traducteur espagnol A. Hernández Catá, en tant qu'ambassadeur, a longtemps vécu à Cuba et en Amérique latine et qu'il connaissait bien les us et coutumes des pays de ce continent. S'agit-il d'une stratégie réussie ? Ce que nous pouvons remarquer, c'est que la « canne à sucre » et donc « le jus de

[4] Le *Diccionario de americanismos* (2010) propose la définition suivante : « **melcocha** : f. [...] Golosina de consistencia gomosa elaborada con azúcar, miel o **panela** muy concentrados ».



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

canne à sucre » n'existaient pas dans les campagnes québécoises au début du XX$^{e}$ siècle.

Le traducteur roumain a décidé d'adapter à sa culture l'expression « faire de la tire ». Iulian Vesper l'a traduite en utilisant le terme roumain « peltea »[5] qui désigne généralement en français la « gelée de fruits ». Ce type de confiture se fait particulièrement dans sud de la Roumanie et il renvoie également à la gelée transparente faite avec les pépins et la peau des coings portés en ébullition avec du sucre. Comme le traducteur espagnol, Iulian Vesper a substitué un élément typique de la culture québécoise avec un élément typique de la culture roumaine.

La traductrice allemande Karin Meddekis a choisi de traduire le régionalisme « tire » (rappelons-le, « la tire » se prépare avec du sirop d'érable), par « bonbons au caramel ». Elle a rendu ce canadianisme par quelque chose qui n'est pas typique d'une région donnée en Allemagne, mais avec une friandise particulièrement prisée par les enfants qui est connue par tout le monde.

Aucun des traducteurs ici à l'étude n'a choisi d'utiliser le procédé du « report »[6], en laissant le mot « tire » tel quel et en le soulignant par exemple avec des guillemets ou par des italiques. Aucun des traducteurs n'a cherché à expliciter le mot dans le texte ou avec une note de bas de page et par conséquent les lecteurs européens ne sauront jamais que le sirop d'érable était, et il est encore de nos jours, un élément important de la culture québécoise. En effet, les traducteurs auraient pu choisir de laisser le mot tel quel puisque dans le passage suivant, Louis Hémon explique très clairement comment préparer « la tire » :

> Les enfants poussèrent des cris de joie et suivirent des yeux les préparatifs avec un intérêt passionné. Du sirop de sucre et de la cassonade furent mélangés et mis à cuire ; quand la cuisson fut suffisamment avancée, Télesphore rapporta du dehors un grand plat d'étain rempli de belle neige blanche. Tout le monde se rassembla autour de la table, pendant que la mère Chapdelaine laissait tomber le sirop en ébullition goutte à goutte sur la neige, où il se figeait à mesure en éclaboussures sucrées, délicieusement froides. (Hémon 1921, 135).

[5] Le *Dicționare ale limbii române* (*DEX on-line*) propose la définition suivante : « **Pelteá**, s. f. Produs alimentar fabricat din suc de fructe fiert cu zahăr, închegat cu o masă gelatinoasă, elastică și transparentă, asemănătoare cu jeleul ».

[6] Michel Ballard précise que le terme « report » est à préférer au terme « emprunt » lorsque le xénisme figurant dans une traduction n'est pas attesté dans les dictionnaires de la langue d'arrivée.



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

Un autre passage particulièrement intéressant a attiré l'attention des étudiants de notre cours universitaire, car Louis Hémon utilise dans la même phrase l'amérindianisme « atoca », le mot du français de référence « myrtille », puis les régionalismes de Bretagne (« luce ») et québécois (« bleuet ») désignant la « myrtille » :

> Les forêts du pays de Québec sont riches en baies sauvages ; **les atocas**, les grenades, les raisins de cran, la salsepareille ont poussé librement dans le sillage des grands incendies ; **mais le bleuet,** qui est **la luce** ou **myrtille de France**, est la plus abondante de toutes les baies et la plus savoureuse. (Hémon 1921, 70-71).

> I boschi del Québec abbondano di frutti selvatici : **le bacche**, le melegrane, l'uva selvatica, la salsapariglia si sono potute espandere liberamente negli spazi aperti dai grandi incendi ; **ma i mirtilli** sono i frutti selvatici più abbondanti e saporiti. (Hémon 1986 [Trad. de Ugo Piscopo], 62).

> Los bosques del país de Quebec abundan en frutales silvestres : la granada, las moras, la zarzaparrilla, crecen espontáneamente en los parajes devastados por los grandes incendios ; mas **la grosella** es la más abundante y sabrosa de todas. (Hémon 1975 [Trad. de A. Hernández Cáta], 41-42).

> Pădurile ținutului Quebec sînt bogate în poame sălbatice; **afinele de mlaştină**, rodiile, agrişele negre, salsaparila crescută slobod în urma marilor incendii; însa **afina,** care este **coacăza** sau **merişorul Franței**, e cea mai raspîndită din toate poamele si cea mai gustoasă. (Hémon 1968 [Trad. de Iulian Vesper], 58).

> Die Wälder in Quebec sind reich an wilden Beeren. Die **Atokabeere**, die Granatbeere und die Sassaparille sind nach den großen Waldbränden üppig gediehen. Aber die **Blaubeere**, **anderswo auch Heidelbeere genannt**, wächst hier am üppigsten und ist die schmackhafteste von allen. (Hémon 1999 [Trad. Karin Meddekis], 52).

La traduction de ce passage a donné du fil à retordre aux traducteurs européens de *Maria Chapdelaine*. Pour ce qui est de la traduction de l'amérindianisme « atoca », qui désigne un « Arbrisseau des tourbières produisant des petites baies au goût acidulé qui deviennent rouges en mûrissant » (*Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* 1993), également désigné avec le mot « canneberge », le traducteur italien Ugo Piscopo a utilisé l'hyperonyme « bacche », qui désigne en français des « baies ». L'avantage de cette stratégie est que les lecteurs



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

italiens comprennent qu'il s'agit d'une « baie sauvage », mais ils ne sauront jamais quelle est précisément cette baie. Le traducteur espagnol A. Hernández Catá a simplement décidé d'éliminer le mot, ce qui constitue une perte considérable par rapport au texte source. Le traducteur roumain Iulian Vesper a choisi de le transposer avec le mot « afina de mlaştină » qui renvoie à la « myrtille noire de tourbière » (mlaştină = tourbière). Il a essayé en effet de préciser la nature de cette baie typique du Québec. La traductrice allemande Karin Meddekis a créé le néologisme « Atokabeere » (en français « baie d'atoca »), qui n'est pas attesté dans les dictionnaires de langue allemande. Il s'agit d'une stratégie très intéressante qui permet de transposer la couleur locale du Québec dans le texte allemand, d'enrichir la langue cible et de créer cet « effet de défamiliarisation » cher à Umberto Eco.

Toujours dans le même passage, le défi pour les traducteurs européens était de rendre dans leur langue respective non pas le mot du français de référence « myrtille », mais les régionalismes « luce » et « bleuet » désignant la « myrtille » en Bretagne et au Québec. Le traducteur italien Ugo Piscopo supprime carrément les deux régionalismes de sa traduction et il appauvrit considérablement le texte cible. Le traducteur espagnol A. Hernández Catá élimine également les deux régionalismes, de plus, il traduit le mot « myrtille » non pas avec le terme attendu « arándano », qui désigne la « myrtille » en espagnol, mais avec le mot « grosella » qui désigne la « groseille » en français. Cette stratégie est très significative, car elle montre ce que l'on ne devrait pas faire dans la pratique de la traduction littéraire. Le traducteur roumain Iulian Vesper rend correctement le mot « bleuet » avec le mot roumain « afina », mais pour « luce » (régionalisme de Bretagne) et « myrtille » (français de référence) il choisit deux synonymes qui renvoient aux « groseilles rouges » (« coacăza » et « merişorul Franței »). La traductrice allemande Karin Meddekis traduit seulement deux des trois synonymes de la série et elle élimine le régionalisme de Bretagne « luce » : le premier, « Blaubeere », traduisant le régionalisme québécois « bleuet », est utilisé surtout dans le sud-ouest du pays, tandis que le second terme, « Heidelbeere », utilisé pour rendre le mot « myrtille », est en usage un peu partout en Allemagne, aussi bien dans le nord du pays que dans le sud (Bayerische Landesbibliothek Online).

Dans la série de traductions suivante, les étudiants du cours ont eu la possibilité de voir les stratégies utilisées pour rendre le régionalisme « vue animée » utilisé par Louis Hémon dans la partie finale de son roman :



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

> Et tous les plaisirs qu'on peut avoir ; le théâtre, les cirques, les gazettes avec des images, et dans toutes les rues des places où l'on peut entrer pour un nickel, cinq cents, et rester deux heures à pleurer et à rire. Oh ! Maria ! Penser que vous ne savez même pas ce que c'est que **les vues animées !** (Hémon 1921, 178).

> Senza contare gli svaghi, il teatro, il circo, le riviste illustrate, e ad ogni angolo di strada posti dove si può entrare per un nichelino, cinque *cents*, e starci un paio d'ore a piangere o a ridere. Oh, Maria, pensare che non sapete neppure cosa sono **le figure animate!** (Hémon 1986 [Trad. de Ugo Piscopo], 147).

> Y ponga, por si es poco, las diversiones, el teatro, los circos, las revistas ilustradas... Y a cada paso, cinématografos donde sólo pour "un níquel", por cinco centavos, puede uno entrar y pasar dos horas viendo películas tristes o graciosas... ¡Ah Maria, y pensar que usted no sabe siquiera lo que es una **película...**! (Hémon 1975 [Trad. de Hernández Catá], 102).

> Şi toate plăcerile le poți avea: teatrul, circurile, revistele cu poze; şi peste tot unde poți intra în schimbul unui nichel – cinci cenți – şi sta doua ore, să tot plîngi şi să rîzi. Oh! Maria! Gîndeste-te că habar n-ai măcar ce inseamnă **tablourile vivante**! (Hémon 1968 [Trad. de Iulian Vesper], 148).

> Und die ganzen Vergnügungen, die hier angeboten werden: Theater, Zirkus, Zeitschriften mit Bildern, und auf allen Straßen gibt es Häuser, in denen man für einen Nickel oder fünf Cents zwei Stunden verweilen kann, nur um zu lachen und zu weinen. O Maria. Wenn ich daran denke, daß Ihr noch nicht einmal wißt, was ein **Kino** ist. (Hémon 1999 [Trad. de Karin Meddekis], 126).

Le régionalisme en question a également été rendu par des stratégies différentes. L'expression désigne au Québec « le cinéma » et/ou les « films » projetés au cinéma. On dit souvent « aller aux vues », aller aux « grandes vues », aux « petites vues » ou « revenir des vues ». Michel Tremblay a également publié un roman autobiographique intitulé *Les vues animées* (1990) dans lequel il parle des films qui l'ont marqué pendant son jeune âge. L'expression fait écho aux « *motion pictures* américaines ». Le traducteur italien Ugo Piscopo a traduit ce régionalisme par l'expression italienne « le figure animate ». En Italie cette expression renvoie d'emblée aux marionnettes des spectacles des guignols, ou aux figurines que l'on insère dans la crèche de Noël, ou encore aux plus modernes dessins animés. Le traducteur espagnol A. Hernández Catá a retravaillé tout le



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

passage : il a inséré le mot « cinématografos » qui n'existe pas dans le texte source et il a traduit l'expression « vue animée » par « pelìcula » désignant ainsi un « film ». Iulian Vesper a décidé d'utiliser l'expression roumaine « tablouri vivante » (« tableaux vivants » en français), qui ne renvoie pas au cinéma, mais fait plutôt penser au théâtre. L'expression désigne la mise en scène théâtrale d'un tableau et cela ne transpose pas la situation des cinémas du Québec pendant les années vingt. La traductrice allemande Karin Meddekis a traduit la même expression par « Kino », utilisant donc une stratégie standardisante comme l'a fait également le traducteur espagnol.

Une dernière série d'exemples a permis aux étudiants d'analyser d'autres stratégies utilisées par les traducteurs européens pour la traduction des régionalismes du roman de Louis Hémon :

> Les **chantiers**, **la drave**, ce sont les deux chapitres principaux de la grande industrie du bois, qui pour les hommes de la province de Québec est plus importante encore que celle de la terre. (Hémon 1921, 67-68).
>
> **Il cantiere e la *drave*** sono le due voci fondamentali della grande industria del legno, che nel Québec è più importante dell'attività agricola. (Hémon 1986 [Trad. de Ugo Piscopo], 64).
>
> **Las serrerías y el arrastre de troncos hasta los puertos y estaciones ferroviarias**, son las dos columnas fundamentales de la industria forestal, que para los habitantes de Quebec supera al mismo cultivo de la tierra. (Hémon 1975 [Trad. de A. Hernández Catá], 43).
>
> **Şantierele, plutăritul,** acestea sînt cele două capitole principale ale marii industrii a lemnului, care, pentru oamenii din provincia Quebec e, mai însemnată chiar decît cea a pămîntului. (Hémon 1968 [Trad. de Iulian Vesper], 60).
>
> Die **Holzplätze** und die **Flößerei** sind die beiden wichtigsten Bereiche in der Holzwirtschaft und für die Männer in Quebec noch bedeutender als die Landwirtschaft. (Hémon 1999, [Trad. de Karin Meddekis], 54).

Pour ce qui est du premier régionalisme, le canadianisme de sens « chantiers », le *Glossaire franco-canadien* d'Oscar Dunn (1880) précise que ce mot « n'est que canadien dans le sens d'exploitation forestière ». Les expressions « faire chantier », « aller dans les chantiers », « les hommes de chantier », très courantes au début du XX$^{e}$ siècle au Québec, renvoient toutes à l'« exploitation forestière ». Le traducteur italien Ugo Piscopo



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

propose une solution ambiguë, car le mot italien « cantiere » ne renvoie pas directement à un « chantier forestier ». Il existe plusieurs sortes de chantiers : des chantiers miniers ; des chantiers de construction navale ; des chantiers aéronautiques ; des chantiers de construction de maisons, etc. L'ajout de l'adjectif « forestale », (« forestier » en français), aurait sans doute résolu cette ambiguïté. Le traducteur espagnol A. Hernández Catá l'a rendu par « serrerìas », mais ce terme espagnol ne renvoie pas tout à fait au « chantier » du nord du Québec où l'on faisait la coupe forestière, mais plutôt à une « scierie », ce qui représente l'étape successive au « chantier ». Le traducteur roumain Iulian Vesper a transposé ce canadianisme de sens avec le terme général « Şantierele » qui signifie « les chantiers ». Il s'agit d'un terme dont l'étymologie est française, mais qui n'est pas accompagné d'un adjectif qui distinguerait les différents types de chantiers : chantier de construction, naval, d'autoroute et « forestier » qui aurait précisé davantage le régionalisme. La traductrice allemande Karin Meddekis le traduit par le terme pluriel « Holzplätze ». Un « Holzplatz » est un dépôt de bois, un endroit où l'on entrepose le bois coupé et avec ce choix les lecteurs allemands ne sauront jamais ce que sont les « chantiers » de *Maria Chapdelaine*, où les bûcherons travaillaient dans de dures conditions pendant plusieurs mois, avant de retourner auprès de leur famille.

Les stratégies utilisées pour rendre le deuxième régionalisme du passage cité sont également différentes. D'après le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (1993), le régionalisme « drave » renvoie au « transport des billes de bois par flottage ». Dans le langage des travailleurs des « chantiers forestiers », la « drave » correspond à la mise en dérive des troncs d'arbre qu'on livre au courant du fleuve pour les transporter vers les ports fluviaux. Les « draveurs » surveillent la descente des pièces de bois dans l'eau à l'époque des grandes crues de printemps. De ce régionalisme, il n'existe pas de mot correspondant en italien standard[7], car il décrit une réalité d'autrefois typiquement québécoise. Ugo Piscopo décide de laisser le mot tel quel en utilisant le procédé du « report ». Les lecteurs italiens sentent l'étranger grâce à cette stratégie, mais Louis Hémon explique plus dans le texte la signification du mot « drave », comme il l'a fait pour le régionalisme « tire ». Le traducteur espagnol A. Hernández Catá explique avec une

[7] Cependant, dans la région Vénétie, il existait au XIX$^{e}$ siècle les « Zattieri » de la rivière Piave, plus au moins comparables aux « draveurs » du Québec. À l'aide de « zattere » (*des radeaux*), les bûcherons de cette région, appelés également en dialecte vénitien les « Menadas del Piave », accompagnaient la descente des troncs d'arbre jusqu'à Venise, ville en grande partie construite sur des pilotis en bois.



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

périphrase la nature de ce régionalisme en ayant recours presque à une définition de dictionnaire : « el arrastre de troncos hasta los puertos y estaciones ferroviarias ». Le verbe espagnol « arrastrar » signifie « traîner ; transporter » les billots de bois jusqu'aux ports fluviaux où il y a le chemin de fer. Tandis que le traducteur roumain Iulian Vesper et la traductrice allemande Karin Meddekis utilisent les mots équivalant « plutăritul » et « Flößerei », puisque cette activité se pratiquait aussi bien en Allemagne qu'en Roumanie jusqu'à la moitié du XX$^{e}$ siècle.

Les traductions analysées en salle de cours avec les étudiants contiennent plusieurs exemples très intéressants, mais l'étude d'autres passages dépasserait malheureusement les limites fixées par le présent travail.

**Conclusion**

La tentative de faire réfléchir des étudiants universitaires de troisième année sur les traductions italienne, espagnole, roumaine et allemande de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon s'est avéré une stratégie très intéressante pour plusieurs raisons. Cette expérience didactique a d'abord permis aux étudiants de comprendre qu'à une communauté linguistique (les francophones) ne correspond pas uniquement une communauté culturelle (les Français, les Bretons, les Québécois, etc.). Ils ont également pu découvrir qu'il n'existe pas une seule manière de parler « français », mais plusieurs manières de parler « le français » se caractérisant par diverses variations : ils sont dorénavant capables de reconnaître un régionalisme et ils sont certainement plus sensibles et attentifs lorsqu'ils doivent en traduire un. Ensuite, à travers l'exemple du traducteur roumain Iulian Vesper, ils ont pu remarquer que le travail du traducteur littéraire présuppose une longue période d'étude qui précède l'activité traduisante du texte. La lecture des mémoires du traducteur roumain a montré aux étudiants que traduire un texte présuppose la connaissance globale de l'auteur que l'on traduit : sa vie, ses études, ses voyages et ses publications. Cette tentative pédagogique a enfin permis aux étudiants de voir qu'il existe plusieurs stratégies pour traduire un régionalisme lexical du français et que certaines stratégies apparaissent plus réussies que d'autres.

**Références bibliographiques**

ACERENZA, Gerardo. « Les canadianismes, ces inconnus. Les traductions italiennes de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon ». *Études de linguistique appliquée*, n° 164, 2011 : 405-420.



BDD-V2223 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)

Bayerische Landesbibliothek Online. [En ligne]. URL : <http://sprachatlas.bayerische-landesbibliothek-online.de>. (Consulté le 10 septembre 2012).
BALLARD, Michel (dir.). *Traductologie et enseignement de traduction à l'Université*. Artois : Artois Presses Université, 2009.
BLETON, Paul, POIRIER, Mario. *Le vagabond stoïque : Louis Hémon*. Montréal : PUM, coll. « Socius », 2004.
CORDOBA SERRANO, Mária S. « *Maria Chapdelaine* vue d'ailleurs : les agents et les enjeux derrière la traduction espagnole et catalane d'un classique de la littérature canadienne-française ». *Quaderns. Revue de traduction*, n° 17, 2010 : 131-147.
*Diccionario de americanismos*. Asociación de Academias de la Lengua Española : Lima, 2010.
*Dicționare ale limbii române* (*DEX on-line*). [En ligne]. URL : <http://dexonline.ro/>. (Consulté le 11 septembre 2012).
*Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*. Édition préparée sous la direction de Jean-Claude Boulanger, Montréal : Éditions DicoRobert, 1993.
DUNN, Oscar. *Glossaire franco-canadien*. Québec : Presses de l'Université Laval, [1880] 1976.
ECO, Umberto. *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Paris : Grasset, 2007.
*Grand Dictionnaire terminologique* (GDT). Office québécois de la langue française. [En ligne]. URL : <www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca>. (Consulté le 25 août 2012).
HEMON, Louis. *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*. Paris : Grasset, 1921.
HEMON, Louis. *Maria Chapdelaine. Racconto del Canada francese.* [Trad. de Ugo Piscopo]. Torino : Edizioni SEI, 1986.
HEMON Louis. *Maria Chapdelaine*. [Trad. de A. Hernández Cáta]. Barcelona : Plaza & Janés, 1975.
HEMON, Louis. *Maria* Chapdelaine. Povestire din Canada franceză**.** [Trad. de Iulian Vesper]. Bucarest : Avramescu, 1968.
HEMON, Louis. *Maria Chapdelaine : Ein Klassiker der franko-kanadischer Literatur*. [Trad. de Karin Meddekis]. Bergisch Gladbach : Bastei-Lübbe Verlag, 1999.
HÉROUX, Raymonde. « Maria Chapdelaine : best-seller made in France ». In : Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve (dir.). *Le mythe de Maria Chapdelaine*. Montréal : PUM, 1980.
LADMIRAL, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
LUNGU-BADEA, Georgiana. « Remarques sur le concept de culturème », *Translationes*, n° 1, 2009 : 15-77.
MIRON, Gaston. *L'Uomo rappezzato.* Roma : Bulzoni, 1981.
TREMBLAY, Michel. *Les vues animées*. Montréal : Leméac, 1990.
VESPER, Iulian. *Memorii*. Bucarest : Saeculum I. O., 1999.
WALTER, Henriette. « Le français, langue d'accueil : chronologie, typologie et dynamique ». *Current issues in Language and Society*, vol. 6, n° 3-4, 1999 : 170-194.
WANDRUSZKA, Mario. « Vers une linguistique de la traduction ». *Les Cahiers internationaux du symbolisme,* n° 24-25, 1973 : 65-85.



**BDD-V2223 © 2013 Eurostampa**
**Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.169 (2026-09-09 00:31:19 UTC)**